

JEAN-MICHEL LOUKA

Conférence prononcée au Lycée-Collège Rodin, à Paris, le jeudi 1<sup>er</sup> octobre 2009.

### ***LA PSYCHANALYSE, petite visite guidée***

Il y a un peu plus d'un siècle, cent-dix ans très exactement, un jeune chercheur, médecin, juif, très chercheur, peu médecin dans l'âme, nommé Schlomo Sigismund Freud, intelligent et cultivé, ambitieux aussi, peu fortuné cependant, se posait quelques questions dont les réponses qu'il allait progressivement apporter devaient avoir des répercussions nombreuses et insoupçonnées sur ses contemporains, mais aussi bien pour d'autres générations à venir.

Néanmoins, devant renoncer à une carrière de chercheur parce que trop pauvre, son premier objectif fut de gagner sa vie, d'ouvrir un cabinet médical et de trouver une clientèle pour enfin pouvoir se marier avec sa fiancée, Martha Bernays. Comme tout homme jeune passionné par le domaine de la recherche, il rêvait de gloire et de grandes découvertes. Son travail dans le domaine de la neurobiologie, intéressant et novateur, ne lui avait pas ouvert autant de portes qu'il aurait pu l'espérer. La question de la correspondance entre ce que l'on savait de l'anatomie et ce que révélait la clinique (l'observation et l'écoute), ce qu'on appelle la correspondance anatomo-clinique, laquelle avait nourri ses recherches, se heurtait aux questions soulevées par les patients, et spécialement les patientes, pour lesquels cette correspondance n'existait pas.

En France deux "écoles" interrogeaient, notamment grâce à l'hypnose, cette difficulté épistémologique. L'école de Nancy prenait le risque de questionner des hypnotiseurs, non-médecins. A Paris, le professeur Jean-Martin Charcot, le maître de la Salpêtrière, dont la célébrité reposait sur plusieurs découvertes importantes dans le champ de la neurologie, s'intéressait lui aussi aux manifestations provoquées chez certaines malades hospitalisées à la Salpêtrière et cataloguées "hystériques".

Ces malades présentaient, avec théâtralité, des symptômes, entre autres des paralysies, lesquelles ne correspondaient en rien à ce que l'on connaissait en médecine de l'anatomie et de la physiologie. Elles revivaient sous hypnose des scènes à caractère spectaculairement sexuel. C'est en acceptant de faire le saut qui

passe, par exemple, du "bras" en tant qu'il peut être décrit en termes anatomiques reçus par la science médicale qui l'a formé, au bras en tant qu'il est une représentation imaginaire inscrite dans le langage, ce que lui enseigne, avec véhémence, ses patientes hystériques, que Freud, sans abandonner la question de la correspondance anatomo-clinique, s'aventure alors dans une autre voie, celle d'une *parole* qu'il s'agit non seulement d'*écouter* mais, plus encore, d'*entendre*. « Taisez-vous, Docteur Freud, et ...écoutez-moi ! » Ce n'est plus dès lors le médecin qui sait, c'est la patiente : changement de lieu du savoir !

Consciemment ou non, Freud cherche aussi à se connaître lui-même et se confronte aux énigmes de sa propre histoire. Il y rencontre ainsi l'incontournable *Œdipe*, non pas seulement le mythe, mais la *structure* même de ce mythe universel auquel son histoire ne saurait elle-même échapper. Il en fera ce qu'il appelle un complexe : *le complexe d'Œdipe*. Cette démarche prendra toute sa dimension au cours des échanges épistolaires et lors de ses rencontres avec un autre médecin juif, son ami Wilhem Fliess, et plus tard, quand il entreprendra l'analyse de ses propres rêves. Il en arrivera à définir ce qu'est, ce que vise le rêve, résumé par cette phrase qui se démontre à chaque fois : « le rêve est une réalisation de désir ». Et en dégager les lois dont les principales sont la condensation (la métaphore), le déplacement (la métonymie), le renversement dans le contraire, etc.

*"La psychanalyse nous a appris à apprécier de plus en plus l'importance fondamentale du complexe d'Œdipe et nous pouvons dire que ce qui sépare adversaires et partisans de la psychanalyse, c'est l'importance que ces derniers attachent à ce fait" - S. Freud*

Pour écouter parler tout au long de la journée des patients, il était sans doute utile, pour le confort des deux protagonistes, mais nécessaire aussi pour penser le cadre de cette pratique qu'est avant tout la psychanalyse, d'inventer un *dispositif*. Freud ne supportait pas le regard de ses patients au cours des longues heures d'entretiens qu'il avait avec eux. Mais, en les allongeant sur un divan et en se plaçant derrière eux, il *privilégie l'écoute sur le regard*, il invente ainsi un dispositif congruant avec sa méthode. Il énonce alors la règle fondamentale qui invite ses patients à *dire ce qui vient*.

Très rapidement il rencontre un certain nombre de questions :

- la question de la réalité des faits racontés et parmi les récits qu'il entend, le problème lié à la véracité et à l'impact des actes de séduction sexuelle commis, selon le récit de ses patientes, dans leur petite enfance, par un adulte, souvent un membre de la famille proche, en particulier le père. Freud élabore alors une série d'avancées qui problématisent cette question du *traumatisme* et débouche sur la *théorie du fantasme* qui met en avant l'importance du *désir* du sujet dans la mémorisation de son histoire infantile. C'est dorénavant le fantasme qui va être privilégié

- la question du lien qui se noue entre l'analyste et l'analysant au cours de la cure. Il nomme *transfert* ce lien, précisant que le transfert doit se comprendre en référence aux images archaïques infantiles et s'interpréter en fonction des données propres à la cure.

- La question de la *résistance* et de la *censure*. L'interprétation donnée au patient ne conduit pas d'emblée à une adhésion de celui-ci. L'analysant tient farouchement à son symptôme, le défend en quelque sorte et peine longtemps à y renoncer.

Freud tout au long de sa vie et par son travail acharné a construit avant tout *une méthode* pour explorer le psychisme, grâce à laquelle il lui a été possible d'élaborer une nouvelle théorie de l'appareil psychique ainsi que le dispositif de la cure dont il est avéré qu'elle entraîne pour les patients qui s'y prêtent des *effets thérapeutiques*.

Après Freud, de nombreux psychanalystes ont contribué à affiner, modifier, élargir les champs ouverts par lui, qu'il s'agisse de la théorie des groupes, de la pédagogie, de l'anthropologie, etc., ou à l'intérieur même du champ analytique qui n'a cessé de s'étendre: enfants, nourrissons, psychosomatique, hôpital, etc.

Dans son *Dictionnaire de la psychanalyse* Elisabeth Roudinesco répertorie six écoles de pensée qui sont issues de Freud et du freudisme, après sa disparition : l'annafreudisme, le kleinisme, l'*Ego Psychology*, les Indépendants, la *Self Psychology*, le lacanisme. Mais trois grands modèles, trois paradigmes auront jalonné l'histoire de la psychanalyse : la théorie de Freud qui hésite entre un modèle binaire et un modèle ternaire (exemple, 1<sup>ère</sup> Topique : Inconscient, Pré-Conscient-Conscient ; 2<sup>e</sup> Topique : Ça, Moi-Surmoi) ; la théorie de Mélanie Klein qui est déjà plus dans un modèle ternaire et, enfin,

celle du Jacques Lacan qui est, elle, franchement ternaire : Réel, Symbolique et Imaginaire, avec lesquels toute question psychanalytique se doit, lacaniennement, d'être abordée et traitée.

Des hommes et des femmes venus du *monde entier* ont commencé à pratiquer la psychanalyse, posant le problème de savoir qui pouvait se dire psychanalyste ? Était-ce seulement l'adhésion à une théorie qui qualifiait le psychanalyste ? Dans un premier temps deux principes furent retenus: Le psychanalyste doit avoir fait une *analyse personnelle* et en avoir sur lui-même éprouvé les effets, notamment en ce qui concerne le transfert et la résistance. Il doit avoir reçu une *formation complémentaire* (c'est ici le rôle et la fonction des écoles ou autres associations psychanalytiques) et avoir pendant un certain nombre d'années pu exposer ses difficultés à un ou plusieurs analystes plus expérimentés que lui, ce qui s'appelle la *supervision*, ou dans le milieu lacanien, le *contrôle*.

La *communauté analytique* s'est progressivement dotée d'associations locales regroupées au niveau international depuis 1911, d'instituts de formation, de revues nationales et internationales, de bibliothèques et à présent de sites internet... On distingue, cependant les groupes freudiens dits orthodoxes, des groupes lacaniens, bien que parfois, aujourd'hui, des rapprochements s'effectuent entre les frères ennemis d'hier...

Depuis Freud, un nombre incalculable de patients de par le monde ont fait une *cure psychanalytique*. La théorie psychanalytique a progressé et s'est enrichie d'*apports multiples*. Elle s'est aussi *complexifiée* au point que personne n'est aujourd'hui capable de faire le bilan de toutes les pistes explorées, de toutes les hypothèses avancées. Alors peut-on se demander...

### Qu'est-ce que la psychanalyse ?

« 1) un procédé d'investigation des processus psychiques, qui autrement sont à peine accessibles ;

2) une méthode de traitement des troubles névrotiques, qui se fonde sur cette investigation ;

3) une série de conceptions psychologiques acquises par ce moyen et qui fusionnent progressivement en une discipline scientifique nouvelle. » comme Sigmund Freud, l'énonce en 1923.

Cette définition reste globalement valable même si les analystes se sont, depuis, aventurés dans les champs de la psychose (la folie) et des perversions.

\*\*\*

### Qu'est-ce qu'un psychanalyste ?

« **Quiconque a reconnu que le transfert et la résistance constituent le pivot du traitement appartient sans retour à notre horde sauvage.** » Sigmund Freud (à Georg Groddeck, le 5 juin 1917).

« **L'acceptation des processus psychiques inconscients, la reconnaissance de la doctrine de la résistance et du refoulement, la prise en considération de la sexualité et du complexe d'Œdipe sont les contenus principaux de la psychanalyse et les fondements de sa théorie, et qui n'est pas en mesure de souscrire à tous ne devrait pas se compter parmi les psychanalystes.** » Sigmund Freud, 1923.

Ces définitions restent, elles aussi, parfaitement, basiquement, valables aujourd'hui.

On sait que l'on n'y souscrit pas par *la croyance*, mais par *le savoir*, savoir d'une *vérité* que se rencontre dans sa propre psychanalyse personnelle, condition *sine qua non* pour devenir psychanalyste et ce, indépendamment de sa formation première de médecin, de psychiatre, de psychologue clinicien, d'universitaire, de chercheur, ou autre encore...

La psychanalyse est constamment prise dans des débats contradictoires. Elle est dénoncée par ceux qui en contestent le bien fondé sans toujours que leurs procès apparaissent instruits de façon suffisante et pertinente. Elle est aussi l'objet de multiples débats au sein de ce qu'il est convenu d'appeler, sans doute improprement ou par excès, la *communauté analytique*. Il en résulte des *conflits* ou la question du *pouvoir* n'est pas absente, des *scissions* et des *rivalités* plus ou moins importantes qui se perpétuent en se répétant. Chaque scission a entraîné la création de nouvelles associations et de nouvelles structures qui, à nouveau se séparent, se regroupent, se combattent etc. Les clivages sont tels aujourd'hui qu'ils conduisent à se poser la question de l'existence même de cette "communauté analytique" dont les contours semblent bien difficiles à tracer.

Jugée obsolète, dépassée, non-scientifique, on ne comprend plus aujourd'hui, dans certains milieux psychiatriques, psychologiques universitaires, et psychothérapeutiques, la formidable trouvaille freudienne de l'*inconscient*, et la *révolution* qui s'en suivit dans l'approche renouvelée de l'humain, de l'humaine condition, et de la question, déterminante, apportée par un Jacques Lacan, de la question du **SUJET**. Car, avec la psychanalyse, il s'agit *d'autre chose*. D'autre chose dans l'histoire des sciences et qui vise à cerner *l'énigme de l'homme*.

Plus que tous les scientifiques qui se respectent, *les scientifiques* de tout poil ont toujours considéré la psychanalyse comme une *herméneutique*, c'est-à-dire un art d'interpréter, donc pas une science. Mais cette démarche scientifique repose toujours sur le fait qu'il existerait une séparation radicale entre les sciences dites « exactes » et les sciences dites « humaines ». Les premières seraient fondées sur le rejet de l'irrationnel et sur la production de preuves matérielles et de résultats tangibles, tandis que les secondes, au contraire, auraient pour point commun de ne pouvoir ni réfuter les hypothèses qu'elles proposent ni matérialiser les résultats qu'elles interprètent comme preuve de la validité d'un raisonnement.

A ces discours scientifiques, qui nourrissent les pires excès d'une *normalisation policière de la pensée*, il faut opposer une tout autre figure de la science : non pas *La science* conçue comme une abstraction dogmatique, tenant la place de dieu ou d'une théologie répressive, mais *les sciences* organisées de façon rigoureuse, ancrées dans une histoire et découpées selon les *modes de production du savoir*. Si la science se définit depuis Galilée comme la connaissance des lois qui régissent les processus naturels, elle a ensuite donné naissance à des approches multiples qui ont pour point commun de soustraire l'analyse de la réalité humaine à l'ancienne hégémonie des sciences divines, fondées sur la *Révélation*. D'où l'existence, à partir de la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, de multiples domaines ou champs du savoir faisant intervenir différents types de connaissance que l'on peut regrouper en trois branches : les *sciences formelles* (logique et mathématique), les *sciences naturelles* (physique, biologie), les *sciences humaines* (sociologie, anthropologie, histoire, psychologie, linguistique, psychanalyse).

Autant les sciences formelles reposent sur la *pure spéculation*, autant les sciences de la nature sont dotées d'une composante formelle et d'une *composante expérimentale*. Les premières découvrent leur objet en le construisant, alors que les secondes se réfèrent à un objet extérieur répondant à des données purement

empiriques. Quant aux sciences humaines, elles se distinguent des deux précédentes en s'attachant à comprendre les comportements individuels et collectifs à partir des trois catégories fondamentales : **la subjectivité, le symbolique, la signification**. Mais on parle volontiers aussi aujourd'hui de sciences sociales pour désigner une partie des sciences humaines et distinguer ainsi les **sciences de l'homme**, qui incluent la dimension de la **subjectivité**, de celles qui l'excluent, les **sciences sociales**. Mais on peut classer encore les sciences, tout simplement, en deux branches : les sciences de la nature et les sciences de la culture.

Ainsi les sciences humaines oscillent entre deux attitudes. L'une tend à éliminer toute forme de subjectivité, de signification ou de symbolique, et à prendre pour modèle unique de la réalité humaine **les processus physico-chimiques, biologiques ou cognitifs** ; l'autre, au contraire, revendique ces trois catégories en les pensant comme des **structures universelles**. D'un côté, une approche de l'homme en tant que **machine**, de l'autre une étude de la **complexité humaine** prenant en considération le corps biologique et le comportement subjectif : - soit en termes d'**intentionnalité** ou de **vécu** (la phénoménologie), -soit par le biais méthodique d'une **théorie interprétative** des processus symboliques (psychanalyse, anthropologie) où sont postulés des **mécanismes inconscients fonctionnant à l'insu des sujets**.

...Puis vînt Lacan, et avec lui un changement de références scientifiques, comme des emprunts : si Freud se référait, à Œdipe et Hamlet sur le versant des Lettres, il reste bien, homme de son temps, sous l'emprise de la science du moment, avec le thermodynamisme, science reine de la deuxième moitié du XXème siècle et la machine à vapeur, ou encore avec l'électricité, Lacan, lui, outre sa vaste connaissance des grandes œuvres littéraires antiques, classiques ou modernes, introduit à la philosophie allemande (de Hegel à Heidegger en passant par Jaspers, essentiellement) par Alexandre Kojève, se réfère, du côté des sciences, à l'anthropologie de Claude Lévy-Strauss, à la linguistique de Ferdinand de Saussure, puis structurale de Troubetskoï, de Benvéniste et de Jacobson, à la logique, aristotélicienne et non-aristotélicienne, à celle de Port-Royal ou à la logique formelle, aux mathématiques modernes, des nombres transfinis à Nicolas Bourbaki, aux espaces non-euclidiens et, à la fin de son œuvre à la Topologie, puis à la « Nodologie » cette science mathématique des nœuds. Dès lors, Cantor, Frege, Russel, Pierce et bien d'autres n'ont pas de secrets pour lui.

Lacan énoncera et montrera que : « **Le langage est la condition de l'inconscient** ». C'est parce que l'humain baigne dans le langage, dès avant sa naissance, qu'il est un être de langage, un « parlêtre » dira-t-il, que l'inconscient est ce lieu, cette « Autre place », cette Autre scène, « *Die Andere Schauplatz* » dit déjà Freud, où se joue quelque chose qui caractérise, pour la psychanalyse et le psychanalyste, l'humain et que l'on nomme : **le désir**. Lequel se supporte de la demande et se différencie du besoin.

Le désir est et reste inconscient, il concerne le sujet inconscient, appelé sujet du désir et **se fait savoir** à qui est prêt et en position de l'accueillir, nommément l'analyste. L'inconscient est alors le **lieu d'un savoir**, d'un énorme savoir insu du sujet, là où gît la **vérité** dudit sujet.

L'inconscient n'est pas quelque chose qui se voit, qui se cerne par des « **déformations** », soit des **écarts par rapport à la norme**. Il n'y a pas de norme, encore moins collective, de l'inconscient. Pas d'inconscient collectif, avec ou sans archétypes. Freud n'est pas Jung. L'inconscient, c'est plutôt, à chacun, à chacune, le sien. A découvrir, un par un, en relation avec la **fonction** et le **champ** de la **parole** et du **langage**, donc pas à cerner, évaluer, et valider statistiquement.

L'inconscient, par contre, on s'en aperçoit, on le rencontre, il surgit par ses « **formations** », au nombre de quatre : **rêve, lapsus et mot (trait) d'esprit, actes manqués, et symptôme(s)**. Concernant cette quatrième formation, le symptôme, celle-ci n'est pas à considérer comme en médecine, c'est-à-dire ici, en psychiatrie telle que l'aborde le DSM à vocation internationale, le *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* (en anglais : *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders* ou DSM. En psychanalyse le **symptôme** n'est pas le signe d'un dysfonctionnement ou de la souffrance d'un organe, il est **nœud de langage, nouaison de signifiants**, donc à dénouer de même, par le langage, l'**interprétation**, celle qui est, précisément, violemment rejetée, comme on le sait, par le DSM qui, depuis le début, lutte contre, cherche à s'en débarrasser pour la remplacer par la pureté scientifique de l'objectivation quantitativiste.

Voilà où nous en sommes de cette histoire folle de la psychanalyse, en France notamment, où 6 000 analystes professent. Une psychanalyse ne fait pas l'objet d'une indication, médicale ou autre, c'est le sujet qui, souvent, n'en peut plus de ses tracas, de ses soucis, de sa souffrance psychique et qui se tourne, de lui-même, vers le psychanalyste pour lui demander de lui arranger cela, plutôt que ou

après être allé consulter le psychiatre qui lui a prescrit des psychotropes ou le psychologue qui lui a prodigué ses conseils, ou encore le psychothérapeute qui a, trop souvent, déplacé ses symptômes plutôt que de les résoudre...

Ledit sujet paiera, bien sûr, un certain prix ses séances, gage de son engagement dans l'affaire autant que de la liberté de son analyste de tout regard d'un tiers sur son travail, fût-ce la Sécurité dite sociale.

De 30, 40...à 100€ la séance. En moyenne aujourd'hui, à Paris, chez un analyste reconnu, 60 ou 70€, cet automne... ! Durant 4 à 6-7 ans pour une analyse dite thérapeutique, plus pour « former », **produire** un psychanalyste digne de ce nom : au moins 10 à 12 ans d'analyse. Pour moi, cela a duré un peu plus de 15 ans ! Je dois être lent,...ou alors très bien analysé. Car si l'on demande ce temps pour former un analyste, c'est qu'il doit pousser son analyse à son terme, son véritable bouclage, pour bien se connaître et ne pas confondre ses propres symptômes, ses propres désirs, ses propres fantasmes, avec ceux des personnes qu'il est appelé à recevoir. Car, attention, il est de notoriété publique dans le milieu analytique qu'un analyste ne peut analyser son analysant plus loin qu'il n'a été analysé lui-même !

Je vous remercie et l'on peut maintenant discuter.

\*\*\*